

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 43

Artikel: L'appétit de nos aïeux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212486>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En prenant les appas, se prennent les souris,
Voici la chasse, ami, où le veneur est pris.

A la fin se prend le fin.

Ma bouche auparavant n'était que trop friande
Voulant par chaque fois échanger de viande.
Me voilà pris enfin, j'ai maintenant ma part
Maint perd sa liberté, hélas, pour peu de lard.

L'orgueil est-il venu, aussi est venue l'ignominie
(Prov. XI. 2.)

Sitôt que la souris ronger le lard s'avance,
La voilà prise au corps tout à la même instance
Le crève-cœur est prêt à l'homme qui fait mal
La peine et le péché marchent d'un pas égal.

Prison gaillard m'a fait.

J'étais muet au bois, mais prisonnier en cage
Je crie et fait des chants, je parle doux langage,
Chacun, fils de Vénus, qui porte au cœur son
[dard

Est morne en liberté, et en prison gaillard.

Fuir ne sert.

Soit que je courre au champ, ou dans la mer me
[baigne

Partout où que je vais, mon mal, las, m'accompagne
[pagne

Que fais-je, pauvre amant, je porte mon
malheur,

Je change de pays, gardant le même cœur.

Deux mendians à un huis (une porte)

L'un a le blanc, l'autre le bis.

Deux touchent un poisson, dont l'un est mis en
rage

Et l'autre étant joli s'en rit de bon courage,
Dont n'est pas propre à tous, dont l'un fait son
[profit

Un autre perd ses biens et crève de dépôt.

Parler de bouche, au cœur ne touche.

Le fleuve que tu vois en haute mer se pousse
Et nonobstant cela son eau demeure douce,
Pourquoi t'étonnes-tu ; ma Dame peut autant
Marchant parmi le feu, est froide nonobstant.

Qui me dépouille, pleurant se mouille.

Manie tes amours en chaste révérence
Si tu ne veux languir de longue repentance.
Tu pourras sans douleur tenir en main l'oignon.
Mais pleureras, si veux ôter son cotillon.

Après la fête, on gratta la tête.

L'oignon lors fait pleurer quand on le déshabille

Lors quand un jouvenceau épouse belle fille,
Pour assouvir le feu de ses brutaux amours,
Pour quelques bonnes nuits, a forcé mauvais
[jours.

En amour, en cour et à la chasse,

Chacun ne prend ce qu'il pourchasse.

Maint sot s'en va criant : Ma belle se va rendre!
Mais tout est au rebours, lors quand il le veut
[prendre.

Le chien tout plein d'espoir croit qu'il a pris
[l'oiseau.

Mais au partir de là, ne prend rien que de l'eau.

Vieille fleur, gît sans honneur.

Jamais voit-on l'amour, jamais voit-on l'abeille,
Aller cueillir son miel sur rose trop vieille,
Auprès la fraîche fleur, la mouche fait son tour
A l'âge verdelet couvient le doux amour.

Qui guérit l'amant lui fait tourment.

Le fer du maréchal, quand on le veut astreindre
En le plongeant en l'eau, s'en va gronder et
[plaindre.

Offrir à l'amoureux santé, c'est tout en vain,
Car il se plaît au mal et ne veut être sain.

Ecoute fille et considère, encline ton oreille,
oublie ton peuple et la maison de ton père.

(Ps. XLV, 10.)

Va t'en, gentil rameau, prends congé de ta mère
Pour suivre ton mari, va, fais-lui bonne chère,
Tant du corps que du cœur. Quand on est marié,
Laisser là ses parents, n'est pas impiéte.

Joie et support, après la mort.
Un jour je demandais à une allègre dame,
Pourquoi un gros vieillard tenait son corps et
[âme.
Ne sais-tu, me dit-on, que quand un âne est
[mort,
De ses os décharnés, fort bonne flûte sort.
De père gardien, fils garde rien.
Tes jambes, par travail, te craquent, pauvre
[bête.
Et peu après la mort serviront à la fête
De flûte et hautbois. D'un père épargneur
Sort ordinairement un fils trop gaspilleur.

Aux pauvres gens, amis ni parents.
Les poux s'en vont de nous, prévoyant la ruine
De notre corps ; hélas, nos gens font pauvre
[mine,
Quand le malheur nous prend, et laissent notre
[huis.
Les malheureux partout n'ont guère des amis.

Il n'est orgueil que de pauvre enrichi.
Ce papillon étant naguère un ver de terre
Aux vêtements royaux, se maintenant enserre.
Jamais ne trouvez un si fâcheux humeur
Que d'un petit galant, monté en grand honneur.

Dans ma chair, je verrai mon Dieu.
Quoique je sois enclos en cette sépulture
Un jour m'éveillera, car cette mort ne dure.
Un jour m'élèvera en haut de ces bas lieux,
Des ailes me donnant pour m'envoler aux cieux.

Il y en a d'autres ; ceux-ci sont les plus caractéristiques. Ils éclairent d'un jour intéressant, n'est-il pas vrai, le robuste bon sens, la rude franchise de nos ancêtres.

PIERRE D'ANTAN.

Le baromètre infaillible. — Un colporteur offre sa marchandise dans une maison : « Vous n'avez pas besoin d'un baromètre ? »

— Merci répond un monsieur d'un ton bourru, j'ai mes rhumatismes ; cela me suffit.

DAU TEIMPS DE MÉTHUSÉLA !

I'êta bin éhahia l'autr'hi, que liézé la Biblia, de vère que dein lo tot vilhio teimps, lè dzein végant vilhio quemet dâi cathédrale. Adam, Seth, Enoc, et principalameint clli Méthuséla que l'ê arrevâ tant qu'à quasu mille ans — náo ceint soixante-nâo, qu'on dit — et que l'a z'u oncora on valet quand l'ê que l'avâi ceint houitante sat ans. Diéro lâi a-te d'hommo et mîmameint de fenne ào dzo de vouâ qu'ein porrant fêre atant. L'êtant dâi crâno corps tot parâi, et dein clli teimps lâi avâi pas fauta de payî tant tchê po lè visiteu dâi moo ào bin po lè mäidzo. On n'avâi pas tant de clliau remido d'apotitiéro. Quand on ètai malado, on bêvessâi su de la sauva, su de la moûva, su de la borrasse, su de la châo, eïfin quie ! on avâi fenameint on bocon de tesanna à Bourquin, et pu quaque bon verro que Noé l'avâi trolhî li-mîmo ...et on vegnâi vilhio.

Iena de clliau z'annâie passâïe, l'ê moo per tsi no onna brava dzein que s'appelâve Djan Nâirottet et que l'avâi quasu noinante ans. L'êtai dâi regrettâ mä, que voliâi-vo ; l'a falu l'enterrâ tot parâi. Clli dzo quie, drâi derrâi lè brancard, lâi avâi quaque dzein que l'êtant dâi pareint à Djan Nâirottet, et pu ein aprf, d'autrâi vesin. L'êtai prau iliein tant qu'âo cemetiéro, et quemet l'avant sâi sè sant met à dèvesâ de clli qu'on allâve einterrâ.

— L'ê tot parâi arrevâ à n'on bâ l'âdzo, clli Djan Nâirottet, so désai quauquon. L'a bo et bin noinante ans passâ. On bocon mé l'allâve fière à sè noinante-ion. N'è pas rein !

— Peuh ! l'ê bin ouïe quie ! Noinante-ion ! so repond on autre. Le se Djan Nâirottet l'avâi vitiu dâo teimps de Méthuséla, pi ora que l'âo drâi ào catsimo !

MARC A LOUIS.

Beauté héréditaire.

Le John à Marc de la Couronne
Se croit bien fait de sa personne,
Quoique, en réalité
La nature ne l'eût en ceci point gâté...
Un jour, il disait à Jean-Pierre,
Que sa beauté lui venait de sa mère.
— Jean-Pierre, en son patois, rabattit son caquet :
« Ton père, mon garçon, l'irè don rudo pouet ! »
E.-C. THOU.

L'art de vieillir. — Ernest Legouvé, de l'Académie française, voyant approcher le terme de sa course terrestre, écrivit les vers suivants dont nous recommandons la sereine résignation aux méditations de nos lecteurs.
Il faut absolument que je finisse bien.
Quoi qu'il puisse advenir, ne s'abattre de rien !
S'affaiblir sans faiblir ; décliner sans se plaindre ; Toujours l'esprit serein, l'âme calme, et s'éteindre En laissant sa mémoire en exemple après soi ; Voilà ce que je rêve !... O Dieu bon, aidez-moi !...

L'APPÉTIT DE NOS AÎEUX

Nous avons, samedi dernier, parlé d'un procès auquel donna lieu le règlement de la note due à l'hôtelier qui avait hébergé Mr. le bailli d'Yverdon, lors d'une visite qu'il fit, en 1767, à ses administrés de Ste-Croix.

Dans le résumé de ce curieux procès, ce qu'a le plus surpris et amusé nos lecteurs, c'est sans doute l'énumération des mets qui furent servis, durant son séjour, à l'hôte de marque que recevait Ste-Croix. On a pu se convaincre une fois de plus de la merveilleuse capacité d'absorption de nos bons aîeux, à qui, pour ce qui concerne les plaisirs de la table, la quantité semblait importer pour le moins autant que la quantité. Dame, en ce « bon vieux temps », pour employer l'expression consacrée, on ne devait guère parler de descentes d'estomac, d'entérites, de gastrites, de gastralgies, de tous les maux, enfin, qui, de nos jours, assaillent cet organe important.

Voici encore une preuve nouvelle du b'appétit de nos aîeux. Nous la trouvons dans les originaux de deux notes de fournisseurs remises à une haute famille de Fribourg, en 1794 et 1795, à l'occasion de « déjeuners de la St-Jean ». Ces deux notes nous sont très aimablement communiquées par un de nos lecteurs.

Quelques uns des mets énumérés dans ces notes sont suivis d'un point d'interrogation : ce sont ceux dont nous n'avons pu déchiffrer le nom exact ou dont le caractère nous est inconnu. Si quelqu'un de nos lecteurs peut, en l'occurrence, suppléer notre inhabileté et notre ignorance, nous lui en saurons gré.

Déjeuner de la St-Jean 1794.

Une Bouteille d'eau de cerise	10 b. 2
Deux Bouteilles Liqueur	28 »
Deux Bouteilles vin de La Côte (une) .	10 »
Une Bouteille vin de Bourgogne .	42 »
Une Bouteille Malagan et Côte rotie .	42 »
10 Bouteilles vin ordinaire	40 »
Un Dindon en daube	84 »
Un Jambon	21 »
Petits pains	14 »
Une tresse	10 » 2
Une livre et demi chocolat	63 »
Une livre et demi café	21 »
2 livres sucre	28 »
Une rottie	7 »
Pain	11 »
Crème (2 Pots) Lait (4 Pots)	14 »
Beurre 2 livres	12 »
Bigarro et fraises	10 » 2
Ouija (?) Creisettes (?) et Petdenone .	21 »
Un quartier de veau 18 1/2 livres .	35 »
Dessert par compte confiseur	84 »
Vingt Douzaines Petits Patés	55 »
Somme	669 f. 2

<i>Déjeuner de la St-Jean 1795.</i>	
Notte Pour Monsieur le Chancelier ***	
1/2 liv. bisquit	b. 4.—
1/2 » Robe de chambre (?)	» 10.—
1/2 » Macaron	» 8.—
5/8 » pain soufflé	» 15.—
3/8 » pélérine	» 6.—
3/8 » tranche (?)	» 6.—
1/4 » neu d'amour (?)	» 6.—
2 plat feuilletage	» 42.—
1 liv. Laiquerlet et pain d'anis	» 10.—
1/2 » Crocande (?)	» 8.—
1/2 » pistache	» 11.—
En Baches » 139. 2	

Pour aquit avec Remerciment.

(Ici la signature du fournisseur.)

LE VEGNOLAN

E fô troilli noutra venindze
Por fêre daû bon vin novi ;
Utoir daû trê que l'on s'arrindze,
Allein Dzaqué fô se budzi : { bis
Tra la deran, tra la deri !

Por emmoda noutra palantse
E fô dé rein de vegnolan :
Lo mou sô di dézo lie plantse
Allein, kota me nami Djan ! { bis
Tra la deri, tra la deran !

Apri venindze on porre bâre
Quauquâ bon coup de sti bon vin :
No farein creya les kemâre ;
Pachence ! é-te dè lau zardzin ? { bis
Tra la deri, tra la dérein !

Se noutre éta lè bin pénabliâ,
Ma fê ! n'in de galé momein,
Quan utoir d'ona boûna trâbilla
Bacchus l'é noutron souverein ! { bis
Tra la deri, tra la dérein.

LE « CONTEUR » DES DAMES

Le hasard nous a mis sous la main un livre qui ne doit pas être très connu — chez nous, s'entend. Il s'en pourraut peut-être excuser sur sa nationalité étrangère et sur son âge, car il n'est pas d'aujourd'hui. Et l'on vieillit si vite, en ce temps-ci. Et quand on est vieux, on est, hélas ! bien vite oublié, si l'on n'a soin de se rappeler par ci par là à la mémoire des gens.

Ce livre a pour titre : *La Maison rustique des dames*, et pour auteur, M^{me} Millet-Robinet, membre correspondante de la Société nationale d'agriculture de France (Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, rue Jacob, 26, — 1884, 1^{re} édit.)

L'auteur, qui a ou qui eut — nous ne savons si elle est encore de ce monde — le privilège d'habiter la campagne, s'efforce, avec le zèle et le bonheur d'expressions d'une convaincue, de persuader ses lectrices — puisqu'elle s'adresse spécialement aux dames — des charmes réels de la vie à la campagne, assurément plus séduisants, plus vrais, pour qui les sait comprendre, que ceux de la vie citadine.

Ensuite, c'est, sous une forme familière et charmante, toute une série de conseils, de recettes, d'indications précieuses sur les devoirs, sur les soins incomptant, à la campagne, à la maîtresse de maison qui veut gouverner avec ordre et économie son petit domaine familial et le rendre aussi agréable que possible aux siens et à ses hôtes.

C'est si commun aujourd'hui d'entendre dénigrer la campagne et la simplicité des mœurs rustiques ; tant de jeunes campagnards, filles et garçons, dédaignent le bonheur qu'ils ont eu de naître en ce milieu et la facilité qu'ils auraient, de ce fait, d'y passer leurs jours, préférant à cette vie saine et naturelle la vie factice

et énervante des cités, qu'il n'est peut-être pas mauvais de rappeler ce qu'écrivait, à ce propos, dans l'introduction de son livre, M^{me} Millet-Robinet. Voici :

Les attraits de la vie à la campagne.

Les devoirs de la femme qui habite la campagne et veut y jouer un rôle actif, sont bien plus importants et plus étendus que ceux de la femme qui habite la ville. Celle-ci n'a que son ménage à diriger et a mille moyens de pourvoir à l'instruction de ses enfants ; à la campagne, une femme ne doit pas seulement être mère, il faut aussi qu'elle soit l'institutrice de ses enfants ; il ne suffit pas qu'elle soit ménagère, elle doit prendre sa part de la direction des travaux de l'exploitation agricole. Une femme sensée ne se plaindra pas de ce surcroît d'occupations, qui lui procurera de doux plaisirs ; il ne peut paraître fastidieux qu'à celles qui, ne s'y étant livrées qu'accidentellement, n'ont pu y prendre l'intérêt qu'offrent toujours les choses que l'on a créées, que l'on fait avec suite et qui ont un but utile et bien déterminé.

Que la multiplicité de ces occupations n'effraie pas les femmes ; elles s'effrayeraient à tort : une vie bien remplie suffit à tout et coule avec une rapidité qui lui donne un charme inexprimable. On trouve de plus en plus à la campagne d'aimables et bons voisins ; et si les délassements qu'on goûte près d'eux ne sont pas tout à fait semblables aux plaisirs de la ville, ils ont d'autres attraits qui leur sont propres. Les talents trouvent à s'y produire ; pourquoi serait-il moins agréable de les faire briller devant des gens sympathiques et avides d'en jouter que de les étaler devant des gens souvent blasés sur ces plaisirs et peu disposés à les apprécier ! Dans ce dernier cas, les talents donnent tout au plus une satisfaction de vanité, tandis que, dans le premier cas, ils font goûter le bonheur d'avoir été réellement agréable à ses amis. Dans les réunions, à la campagne, il s'établit une intimité qui leur donne un charme particulier et qui n'existe guère dans les réunions des villes. Tous les assistants se connaissent, et chacun a le même besoin d'échapper à l'isolement. L'inégalité des fortunes s'y fait moins sentir, et celle des rangs s'efface. Là, le talent surtout met les hommes en relief, et l'émulation qu'il établit entre eux, loin d'être préjudiciable à quelques-uns, est profitable à tous. Dans l'industrie, la prospérité d'une entreprise peut causer la ruine d'une entreprise rivale ; on ne produit jamais trop en agriculture, et les succès que nous obtenons encouragent nos voisins.

Les délassements de l'été sont variés : la promenade, les repas pris dans un beau site, sous un bel ombrage ; les courses en voiture, à cheval, même à âne ; la pêche, la chasse : tous ces plaisirs, fort coûteux pour les habitants des villes, on peut se les procurer à la campagne à peu de frais. Les fêtes de village, qui sont presque toujours l'occasion d'un bal, les noces villageoises, célébrées au milieu de l'abondance de la campagne, sont de douces distractions que l'on goûte avec sa famille et ses voisins. Si ces réunions n'offrent pas l'éclat de celles des villes, elles n'en ont ni la sécheresse ni la raideur.

Les longues veillées d'hiver sont loin d'être sans charme : elles sont consacrées aux travaux d'aiguille, aux lectures. Une bonne ménagère prépare, dans cette saison, les ajustements qui serviront à la parer, ainsi que ses enfants, pendant les beaux jours et les fêtes de l'été. Les esprits cultivés trouvent à la campagne le loisir de se tenir au courant des productions de la littérature et des arts, et du mouvement des connaissances humaines, au moyen des journaux et des publications de toutes sortes qu'on peut si facilement se procurer. Enfin, on s'habitue bientôt aux rigueurs de l'hiver, et on est rarement privé de la promenade et du plaisir de visiter ses voisins. Quelques mauvais chemins ne sont pas un obstacle insurmontable à la possibilité de fêter le carnaval ; alors les veillées, égayées par un bon feu et par le plaisir de se réunir, plaisir d'autant plus vif qu'il est devenu plus rare, sont animées par de modestes galas offerts avec joie et sans cette arrière-pensée, souvent si pénible, d'une dépense considérable. Une bonne ménagère saura employer toutes les ressources qu'offre la campagne, et se procurer cette abondance qu'on ne trouve que là à peu de frais et qui est une des jouissances de la vie. C'est surtout dans ces réunions d'hiver qu'on apprécie une bonne musicienne ou une femme d'un esprit aimable et orné ; c'est alors, si le cercle est peu

nombreux, que s'établissent de bonnes causeries sur les occupations auxquelles l'hiver permet de se livrer, sur les travaux de l'année qui finit, sur ceux de l'année qui commence, sur les lectures qu'on vient de faire, sur les plaisirs qu'on a goûters et ceux qu'on espère goûter encore. Chacun prend part à la conversation, car chacun y a un intérêt particulier, et le petit cercle forme une sorte de famille, préoccupée des mêmes soins et des mêmes besoins. Si la réunion est nombreuse, le savoir-faire de chacun, mis à contribution, la transforme bientôt en un bal joyeux, où chacun prend la part qui lui convient, sans crainte d'être exposé à la critique des oisifs et des sots. Enfin, les jeux d'échecs, de cartes, de dominos, de dames, peuvent offrir une distraction, sans que la crainte de pertes fâcheuses vienne troubler un plaisir sur lequel on n'est pas blasé et qu'on n'a pas besoin de stimuler par l'élevation de l'enjeu. L'étiquette étant bannie des réunions à la campagne, où l'on ne fait rien sans but, au lieu d'arriver à dix heures chez ses voisins, on y arrive à six heures ; la veillée, ne se prolongeant pas dans la nuit, n'empêche personne de se livrer au travail le lendemain ; les journées conservent toujours leur distribution régulière, qu'il serait fâcheux de modifier, et les heures de plaisir ne sont pas abrégées.

D'autres joissances attendent encore les habitants des campagnes, joissances qui ne laissent jamais de regrets et dont la source est intarissable. La bienfaisance, mille fois plus douce à exercer lorsqu'on en voit les résultats, se présente à la campagne sous bien des formes ; les travaux qu'une femme peut déterminer son mari à faire exécuter par les pauvres ; les conseils qu'elle leur donne pour bien diriger leur famille, dont le désordre cause souvent la misère ; les secours et les consolations à leur prodiguer dans leurs maladies, la résignation à leur inspirer dans les revers ; les soins à donner à une multitude de petits maux, d'indispositions légères, qu'un traitement intelligent mène vite à bonne fin, et qui, livrés à l'ignorance, deviennent graves et quelquefois mortels ; les améliorations à apporter à l'éducation des enfants ; la nécessité de combattre les préjugés dont on assiège les mères pendant leurs couches, et dont les suites peuvent être si préjudiciables ; les aumônes distribuées à propos : voilà les sources de plaisirs durables et que la plus médiocre fortune permet de trouver à la campagne. Il faut y ajouter encore les succès de l'exploitation à laquelle on consacre son temps ; les exemples d'amélioration que l'on donne et que l'on voit se propager dans la contrée en y répandant l'aisance ; les progrès que l'on fait faire par son propre travail à l'intelligence et à l'instruction de ses enfants, et le développement bien dirigé de leurs forces physiques. Enfin, n'est-il pas vrai de dire que la célébrité dont on parvient à doter une exploitation agricole, qui peut devenir le modèle de toute une contrée, apporte avec elle la satisfaction qui accompagne toute entreprise utile menée à bonne fin ? De tous temps les meilleurs esprits ont donné le premier rang aux travaux de l'agriculture, parce qu'ils ont l'influence la plus décisive sur le bien-être et le bonheur de l'humanité.

Fables et fictions.

Si les fictions et les fables
Parmi les chrétiens sont blâmables
Et trahissent la vérité,
Est-il fiction plus criante
Que de prêcher la pauvreté
Avec vingt mille écus de rente ?

BOURSault.

Grand Théâtre. — « Mais donnez-nous donc des spectacles gais ! », demande-t-on de toutes parts et tous les jours à M. Bonarel. Il semble que l'on veuille à tout prix s'arracher à la pénible obsession qui depuis trois ans bientôt nous tenaille. Eh bien ! avec la *Charrette Anglaise*, une « toute dernière » nouveauté, le désir exprimé ci-dessus est copieusement satisfait. C'est du lever au baisser du rideau un seul éclat de rire. Du reste la pièce est brillamment enlevée par tous nos excellents artistes. Pas besoin d'en dire plus, n'est-ce pas ? — La *Charrette Anglaise*, qui fait chaque fois salle comble, sera encore donnée ce soir samedi, demain soir, dimanche, et mardi soir.

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.